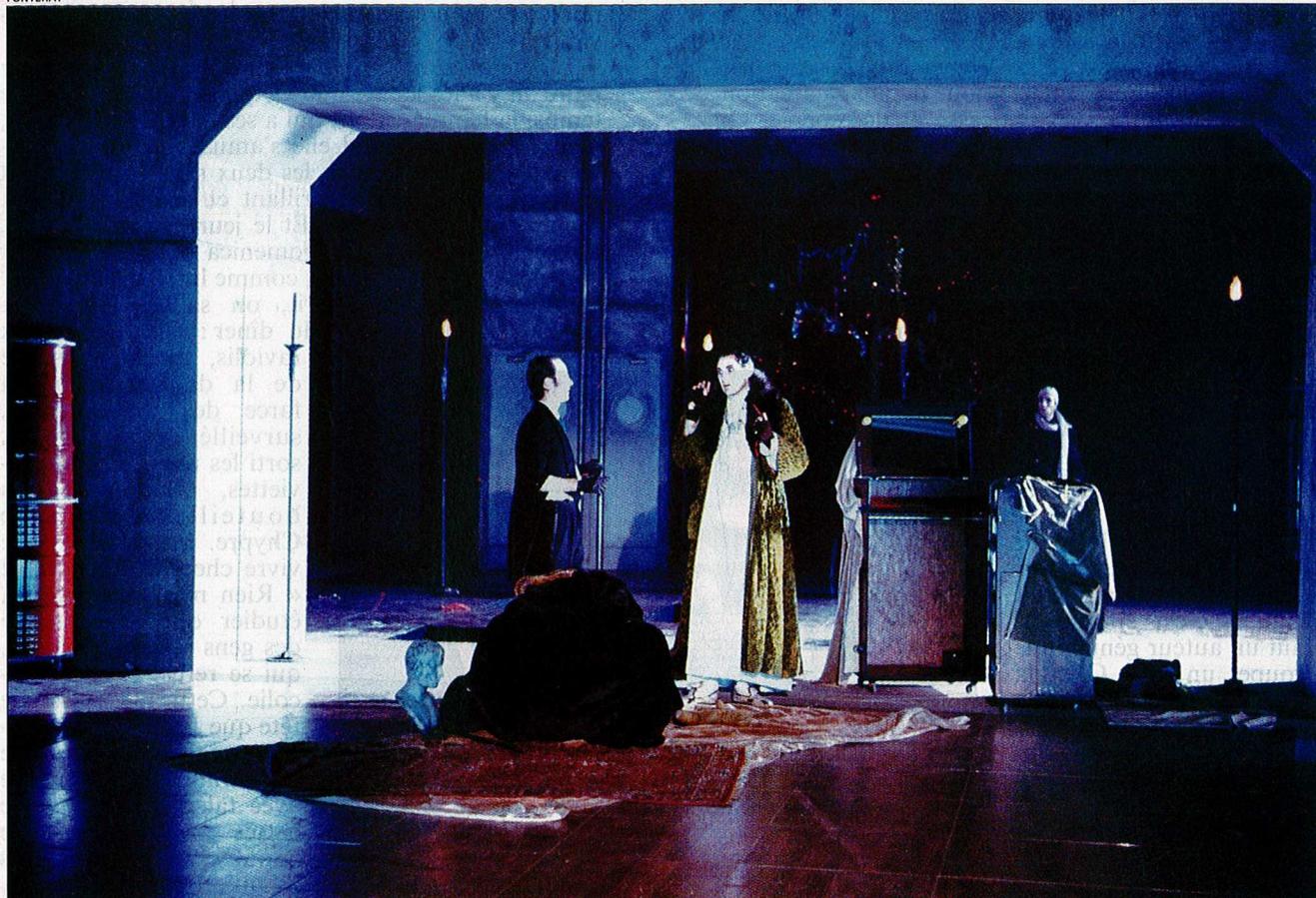


THÉÂTRE

Drôles de rires

FONTERAY

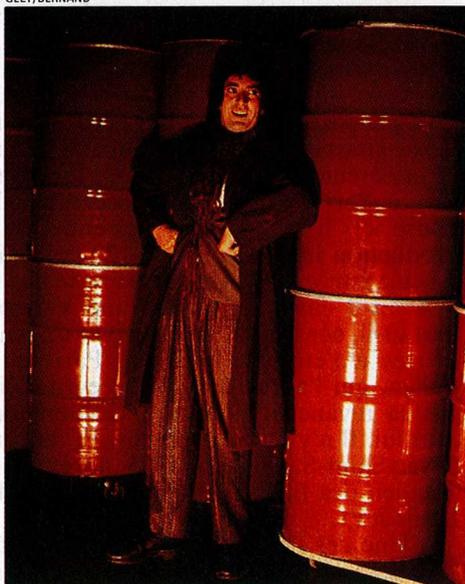


GELY/BERNARD

*Les adieux truculents
de Goldoni à Venise.
Et la verve
cocasse et désespérée
de Dubillard.*

Méfiez-vous. Le spectacle commence une demi-heure plus tôt. Dès qu'on trouve le parking de la Défense, on se gare. Ascenseur. Vite, dehors. Sur la dalle, à 20 h 30, il n'y a pas une âme, des lumières bleues par le brouillard, deux ou trois sculptures minimales posées là par hasard. Et puis Elle. Superbe. Légère, transparente. Tout près du ciel, fine, si proche. L'Arche. Hélas ! il faut baisser les yeux et, pour aller jusqu'à Dubillard, pénétrer les entrailles de la Belle. Escaliers, couloirs, monte-charge, on descend encore, grisaille, recouloirs. Un ►

« La Maison d'Os », avec François Morel et, en haut, Xavier de Guillebon et Jean-François Perrier.



► lieu, enfin, à peine éclairé, quelques mauvaises chaises, des centaines de bidons rouges comme chez les Américains... Et nous voilà dans « La Maison d'Os ». Une maison isolée où agonise un riche vieillard, Monsieur, entouré de ses domestiques, une quarantaine, plus le médecin, le curé et les avocats pour qui, dit l'auteur, « la question n'est pas là ». En effet, ils font une nouba d'enfer.

« La vie, écrit Dubillard, s'y joue de la cave au grenier. » Chaussures, vrais trous, escaliers en tire-bouchon, ascenseur à sonnettes, le jeu est partout — devant, dessous, à côté... Avec une grande maîtrise de l'espace et une direction d'acteurs très efficace — ça rit, ça chante, ça gueule, ça joue au billard, ça court à toute allure et en tout sens, mais pas dans le désordre. Eric Vigner rend à ce vaudeville métaphysique, jamais rejoué depuis sa création, en 1962, toute sa verve cocasse et désespérée. On redécouvre Dubillard, funambule de la parole, roi du coq-à-l'âne, du langage déstructuré. « Mieux vaut parler comme on veut que comme il faut. Ou sinon je vais me taire. C'est à choisir. »

Le vieux maître dissident peut être content. Triviale et poétique, cette « Maison d'Os », présentée dans le cadre du Festival d'automne, est une réussite. L'essentiel est là : dans cette méditation drolatique d'un moribond raisonneur — où est le dedans, le dehors d'une maison, d'un corps ? Monsieur refuse de mourir, tandis que ses valets moqueurs exécutent autour de lui leur ballet diabolique. « Pour réussir un spectacle, dit Vigner, c'est simple. Il faut un auteur génial, une troupe, un lieu. C'est la base du théâtre. » A la base de l'Arche.

Loin des tours, les gondoles... « Une des dernières soirées de Carnaval », de Goldoni, au théâtre Renaud-Barrault. Drôle de vie, Goldoni. Drôle d'histoire, celle de ce Vénitien, auteur à succès, contraint, à 55 ans, de quitter sa ville pour s'être mis à dos l'aristocratie. C'est vrai qu'il a dépouillé la commedia dell'arte de ses masques. Il met en scène — et c'est une révolution — des personnages inspirés du réel, artisans, marchands et petit peuple, dont il fait ses héros. Est-il un dangereux agitateur capable de détruire l'équilibre social de la Sérénissime ? Goldoni, en tout cas, part chercher à Paris la reconnaissance officielle qu'on lui refuse ici. Il a déjà écrit l'essentiel de son œuvre. Production inouïe : plus de 120 comédies ! 20 dans la seule année 1749. Ce départ reste une énigme.

Avait-il envie de quitter une Venise en déclin ? Partait-il, sûr de son talent, vivre de nouvelles expériences à l'étranger ? Hélas ! Paris et le Théâtre-Italien, qui l'accueillent, le décevront. Il n'y trouve pas sa revanche. Pourtant, Goldoni ne rentre pas chez lui. Il n'y rentrera jamais. Et mourra, exilé, rue Pavée-Saint-Sauveur en 1793, après avoir été maître d'italien des filles de Louis XV, puis des sœurs de Louis XVI.

« Une des dernières soirées... », c'est l'adieu aux Vénitiens : beau joueur, il leur raconte son histoire.

Représentée à la fin du Carnaval, en février 1762 (et jamais jouée depuis), la pièce clôt la saison théâtrale en même temps qu'il range sa plume. Et le public, sachant qu'il fiche le camp, lui fait un triomphe. Allez comprendre. « Comme il ne me paraissait pas juste de parler de moi-même, j'ai fait des comédiens une société de fabricants d'étoffes, et je me suis caché sous le titre de dessinateur. » Goldoni peint avec le sourire ce monde d'artisans proche du sien. Le tisserand, le marchand de soie, la fileuse, le calandreur, la brodeuse française, le dessinateur sont gens de bon sens, honnêtes, sans états d'âme, la classe active de Venise, celle qui possède la vraie noblesse. Ici comptent la morale, la famille, le travail.

L'auteur aime ses personnages, qui vont par paire : il y a les jeunes mariés qui se disputent tout le temps, la femme-enfant qui a ses « vapeurs noires », mais les oublie quand elle s'amuse, au grand bonheur de son vieux mari, les deux sages qui calment les bagarres, le fiancé brillant et drôle, mais déjà dominé par sa promise. Et le jeune couple parfait, aux yeux de Goldoni, Domenica et le dessinateur Anzoletto, qui se prépare, comme lui, à partir.

On s'émeut, on sourit, on salive. Domenica donne tous les détails du dîner : elle a aidé aux raviolis, tourné la sauce de la daube, haché la farce des dindonneaux, surveillé les boulettes, sorti les nappes et les serviettes, monté quelques bouteilles de vin de Chypre. Mmm ! L'art de vivre chez les bourgeois ! « Rien n'est plus beau à étudier que le caractère des gens », écrit Goldoni, qui se refuse à la mélancolie. Cette pièce est une fête que Jean-Claude Penchenat, metteur en scène et cotraducteur, organise avec talent. La partie de cartes est irrésistible, le dîner, les danses, tout est monté avec élégance. Les comédiens ont la séduction qu'on prête aux Vénitiens. On entend presque les bruits de la lagune. Une soirée optimiste et gaie. Comme Goldoni.

Ou Savary. Un tétu, lui aussi, puisqu'il persiste à monter à Chaillot — temple austère du théâtre à texte — des comédies musicales à la française, à côté des pièces du répertoire. Il a raison. « Marilyn Montreuil », sa dernière production, est un spectacle léger (un peu trop ?), drôle, bon enfant, pour sorties en famille. Une parodie sans prétention de « Certains l'aiment chaud », resitué chez les prolos de banlieue. Marilyn, rose et blonde, petite chanteuse alcoolique, rêve d'être célèbre et de rencontrer le Prince charmant. Elle chante aux Puces, dans un bistrot à deux pas du métro.

On ne résumera pas l'histoire très connue de deux musiciens poursuivis par des gangsters et qui, pour sauver leur peau, s'engagent dans un orchestre féminin. Notre Marilyn et ses danseurs auront leur part d'aventures, de gloire et d'amour. Strass, plumes, paillettes, sur fond de drogue et de chômage, ça donne une comédie bien chantée par Diane Tell. Et bien emballée par Jérôme Savary. Avec un joli clin d'œil à Billy Wilder. **Christiane Duparc** ■

J.-P. TESSON



« Une des dernières soirées de carnaval. »